

Éternelle Évangéline

Robert Viau

Number 18-19, Fall 2010, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1010297ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1010297ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (print)

1916-7334 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Viau, R. (2010). Éternelle Évangéline. *Port Acadie*, (18-19), 33–50.
<https://doi.org/10.7202/1010297ar>

Article abstract

Malgré ce qu'on a pu croire et écrire en Acadie pendant les années 1970 — des années de contestation et de remise en question —, Évangéline n'est pas disparue dans les brumes de Grand-Pré et la Déportation demeure un thème littéraire qui continue d'inspirer les romanciers. Dans cet article, l'auteur analyse les oeuvres publiées depuis le début du nouveau millénaire et qui racontent l'histoire d'Évangéline et de la Déportation. Il s'intéresse surtout au best-seller de Pauline Gill, *Évangéline et Gabriel* (2007), qui s'inspire du poème de Longfellow, mais en l'adaptant à nos temps modernes. Jusqu'à quel point Gill renouvelle-t-elle ce récit et réussit-elle à susciter la curiosité des lecteurs? Jusqu'à quel point son roman est-il conforme aux sources historiques? Enfin, se questionne l'auteur, pourquoi raconter encore une fois la Déportation?

Éternelle Évangéline

Robert Viau
Université du Nouveau-Brunswick

Résumé

Malgré ce qu'on a pu croire et écrire en Acadie pendant les années 1970 — des années de contestation et de remise en question —, Évangéline n'est pas disparue dans les brumes de Grand-Pré et la Déportation demeure un thème littéraire qui continue d'inspirer les romanciers. Dans cet article, l'auteur analyse les œuvres publiées depuis le début du nouveau millénaire et qui racontent l'histoire d'Évangéline et de la Déportation. Il s'intéresse surtout au best-seller de Pauline Gill, *Évangéline et Gabriel* (2007), qui s'inspire du poème de Longfellow, mais en l'adaptant à nos temps modernes. Jusqu'à quel point Gill renouvelle-t-elle ce récit et réussit-elle à susciter la curiosité des lecteurs? Jusqu'à quel point son roman est-il conforme aux sources historiques? Enfin, se questionne l'auteur, pourquoi raconter encore une fois la Déportation?

En 2005, dans les provinces maritimes du Canada, les Acadiens ont commémoré le 250^e anniversaire de la Déportation. En effet, de 1755 à 1762, l'Acadie a été vidée de ses premiers habitants européens de langue française et de religion catholique. L'iniquité de cette Déportation de tout un peuple et la conduite brutale des troupes anglo-américaines ont fait en sorte que les manuels d'antan n'évoquaient pas sans horreur ce qu'on a appelé par euphémisme le « Grand Déangement ». Aussi ne faut-il pas s'étonner que la Déportation, après avoir fait couler beaucoup de larmes et de sang, ait fait couler beaucoup d'encre. En littérature, près d'une centaine d'œuvres ont été publiées sur le sujet de la Déportation. Ce thème continue de fasciner les auteurs, dont Pauline Gill qui, avec son *Évangéline et Gabriel* (2007), vient de connaître un grand succès.

Œuvres récentes

Nous ne reviendrons pas sur les œuvres analysées ailleurs¹, mais notons que, depuis le début du nouveau millénaire, de nombreux romans sur la Déportation ont fait leur apparition sur les présentoirs des librairies. *Les Nous reviendrons en Acadie!* (2000), *Herménégilde l'Acadien* (2000) et *Jacou d'Acadie* (2001)² sont des livres pour la jeunesse où les auteurs

1. Voir notre trilogie acadienne : *Les Grands Déangements : la déportation des Acadiens en littératures acadienne, québécoise et française*, Beauport (Québec), Publications MNH, 1997, 381 p.; *Les Visages d'Évangéline : du poème au mythe*, Beauport, Publications MNH, 1998, 190 p.; *Grand-Pré : lieu de mémoire, lieu d'appartenance*, Montréal, Publications MNH, 2005, 252 p.
2. Andrée-Paule Mignot, *Nous reviendrons en Acadie!*, Montréal, Hurtubise HMH,

cherchent à émouvoir de jeunes lecteurs en leur faisant éprouver par l'intermédiaire de personnages sympathiques ce que peuvent être une déportation et la dispersion d'une famille. À l'exception de ces romans pour la jeunesse, les romans de la Déportation, qui n'étaient auparavant que des plaquettes, sont devenus au fil des ans des pavés de plusieurs centaines de pages.

Dans *Le Saule de Grand-Pré* (2001)³, René Verville évoque avec une minutie incroyable les événements survenus aux Mines et décrit les émotions de ceux qui ont vécu la Déportation, leurs craintes et leurs espoirs, leurs doutes et leurs actions. Le Français Alain Dubos raconte dans *Acadie, terre promise* (2002) et *Retour en Acadie* (2003)⁴ la saga de la famille Lestang et de leurs descendants. Dubos a été vice-président de l'organisation Médecins Sans Frontières et il puise dans son expérience des camps de réfugiés afin de décrire la souffrance de ceux qui subissent la guerre. Il rend un hommage bouleversant aux victimes de la Déportation et il stigmatise ceux qui exécutent des crimes contre l'humanité en se cachant sous le paravent des ordres reçus. En lisant ces romans, le lecteur ne peut s'empêcher d'établir des comparaisons avec les massacres et déportations qui de nos jours encore défraient les manchettes.

Mais peut-on évoquer la Déportation sans évoquer la figure d'Évangéline?

Il y a des mythes qu'on peut trouver désuets et qu'on voudrait voir disparaître mais qui persistent malgré la dérision, l'indifférence et l'ennui. En Acadie, le mythe d'Évangéline a aidé à forger l'identité acadienne. Mais la génération du réveil des années soixante-dix a tout mis en œuvre pour marginaliser et faire oublier la vierge de Grand-Pré, trop statufiée à son goût. Pourtant, le mythe d'Évangéline reste vivace et de nouvelles œuvres naissent, tout comme du tronc creux des vieux saules de Grand-Pré s'élançant d'étonnants rejetons.

Depuis une quinzaine d'années, nous assistons à une véritable résurgence du phénomène Évangéline. Cependant, cet intérêt pour le poème implique un retour à la version originale de Henry Wadsworth Longfellow⁵, c'est-à-dire à une œuvre qui célèbre la beauté et la permanence de l'amour, sans les oripeaux clérico-nationalistes qui ont déformé

2000, 117 p.; Alain Rimbault, *Herménégilde l'Acadien*, Montréal, Hurtubise HMH, 2000, 77 p.; Guy Dessureault, *Jacou d'Acadie*, Montréal, Pierre Tisseyre, 2001, 64 p. Il ne s'agit ici que de romans pour la jeunesse écrits en français. De nombreuses œuvres canadiennes-anglaises ont repris le thème de la Déportation.

3. René Verville, *Le Saule de Grand-Pré*, Montréal, Fides, 2001, 486 p.

4. Alain Dubos, *Acadie, terre promise*, Paris, Presses de la Cité, 2002, 987 p.; *Retour en Acadie*, Paris, Presses de la Cité, 2003, 750 p.

5. Henry Wadsworth Longfellow, *Evangeline: A Tale of Acadie*, Boston, William D. Ticknor, 1847, 163 p.

le poème. Il faut aussi souligner l'importance des célébrations entourant le 150^e anniversaire de la publication du poème. En 1997, le Musée acadien de l'Université de Moncton a monté une exposition importante, *Évangéline : une odyssée de 150 ans*, qui a effectué une tournée nord-américaine. Signe des temps, l'anniversaire du poème a surtout été célébré sur internet. De nombreux sites ont été consacrés à *Évangéline*, en particulier celui des Archives acadiennes de l'Université du Maine à Fort-Kent, qui contenait une mine de renseignements sur l'œuvre de Longfellow⁶. En 2007, les célébrations du 200^e anniversaire de Longfellow ont donné lieu à de nombreux événements dans le Maine où est né le poète. Ces commémorations ont souligné l'importance capitale de Longfellow en littérature américaine et acadienne et ont permis à une nouvelle génération de lecteurs de découvrir le poème. Enfin, dans de nombreuses œuvres, le mythe d'Évangéline est adapté au goût du jour afin de répondre aux nouvelles valeurs de la société.

En 1994, une édition d'*Évangéline* est publiée pour la première fois en Acadie, par les éditions Perce-Neige de Moncton⁷. Peu après, Pierrette LeBel Saint-Jacques publie *Évangéline : une version acadienne* (1997) à Dieppe (Nouveau-Brunswick)⁸. Françoise Paradis, une Franco-Américaine du Maine, a publié une édition commémorative d'*Évangéline* en 2004 et l'exposition qu'elle a montée, *Spirit of Evangeline*, a été présentée un peu partout aux États-Unis⁹. Layne Longfellow, un descendant d'un cousin de Henry Wadsworth Longfellow, a enregistré le poème *Évangéline* sur disque compact et a entrepris une tournée où il lit le poème sur scène.

Évangéline, drame musical de Normand Godin, a été présenté et joué pendant de nombreuses saisons à l'Université Sainte-Anne par la troupe Les Araignées du boui-boui. À Charlottetown (Île-du-Prince-Édouard), Frank Turgeon a écrit et monté une comédie musicale intitulée *Gabriel and Evangeline*. En 1995, la troupe de danse Elisa Monte a présenté un ballet intitulé *Feu follet: A Cajun Love Story*, basé sur Évangéline et la vie cadienne de la Louisiane. La cinéaste Ginette Pellerin a réalisé un documentaire, *Évangéline en quête* (1996), sur l'ampleur du phénomène Évangéline.

6. Internet est un excellent outil de recherche, mais trop éphémère. L'excellent site de l'Université du Maine est disparu dans le cyberspace.

7. Henri Wadsworth Longfellow, *Évangéline*, Moncton, Les Éditions Perce-Neige et Les Écrits des Forges, 1994, 104 p.

8. Henry Wadsworth Longfellow, *Évangéline, une version acadienne par Pierrette LeBel Saint-Jacques*, Dieppe (N.-B.), Pierrette LeBel Saint-Jacques, 1997, 107 p.

9. Henry Wadsworth Longfellow, *Evangeline: A Tale of Acadie – Special Commemorative Edition / Introduction, Historical Sketch, Pronunciation Guide and Glossary by Françoise Paradis*, 2004, 188 p.

En 1994, Marc Gagné a publié *Évangéline et Gabriel*, le livret d'un opéra en deux actes partiellement inspiré du poème de Longfellow¹⁰, et la cantate *Evangeline* de Malcolm Forsyth a été interprétée à Winnipeg. En 1996, la première de l'opéra *Evangeline* de Keith Gates a eu lieu en Louisiane et, en 2005, Julian Wachner a présenté son opéra, *Evangeline Revisited*, à l'Université McGill, à Montréal. Emmylou Harris et le groupe The Band ont enregistré une chanson intitulée *Evangeline*. La chanson *Évangéline* composée par Michel Conte a été interprétée par Isabelle Pierre, Marie-Jo Thério, Rose-Marie Landry et Annie Blanchard, et continue de connaître un immense succès.

Nous n'avons relevé ici qu'une infime partie des événements entourant le phénomène Évangéline. Récemment, une œuvre en particulier a attiré notre attention. Pauline Gill vient de commettre une énième version du mythe intitulée *Évangéline et Gabriel*¹¹. Ce lourd pavé de 419 pages a connu un succès populaire impressionnant, avec plus de 40 000 exemplaires vendus en un an¹². En quoi ce nouvel avatar de l'héroïne est-il différent des précédents?

Pauline Gill

Fort connue au Québec, Pauline Gill est une écrivaine d'expérience qui a rédigé de nombreux romans historiques. Elle s'est surtout intéressée aux pionnières qui ont façonné le pays et qui ont « *ouvert des sentiers jusqu'alors fermés à la femme* »¹³. *La Porte ouverte* (1990) est une biographie d'Imelda Millette, infirmière qui a établi en 1942 sur le Plateau Mont-Royal une maison d'accueil pour enfants en bas âge, jeunes handicapés et personnes âgées. Dans *Les Enfants de Duplessis* (1991), elle a raconté l'histoire vraie d'Alice Quinton, orpheline enfermée dans un asile d'aliénés à l'âge de 7 ans. Ce succès de librairie s'est vendu à plus de 100 000 exemplaires. Elle se penche sur le mutisme d'une enfant pendant les années cinquante dans *Et pourtant elle chantait* (2001).

10. Marc Gagné, *Évangéline et Gabriel – Poème dramatique – Livret d'un opéra en deux actes partiellement inspiré du poème « Évangéline » de H.-W. Longfellow – Musique de l'auteur*, Québec, Le Loup de Gouttière, 1994, 133 p.

11. Pauline Gill, *Évangéline et Gabriel*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2007, 419 p. Nous identifierons entre parenthèses les citations tirées de cet ouvrage par les lettres ÉG suivies de la page.

12. *Évangéline et Gabriel* a paru en mars 2007. Un an plus tard, en mars 2008, 40 000 exemplaires du roman avaient été vendus (courriel d'Ingrid Remazeilles, directrice générale à la maison d'édition Les Intouchables, daté du 21 mars 2008). Pauline Gill est un des rares auteurs à vivre de sa plume au Québec.

13. Pauline Gill citée par Mélissa Proulx, « Pauline Gill. Femme passion », *Voir*, 1^{er} mars 2007. Les extraits de journaux sont tirés du site internet de Pauline Gill : <<http://www.paulinegill.com/auteure/livres/porte.html>>.

Gill a raconté, dans *La Saga de la cordonnière : La Jeunesse de la cordonnière* (1996), *La Cordonnière* (1998), *Le Testament de la cordonnière* (2000), *Les Fils de la cordonnière* (2003) et *Le Monde de la cordonnière* (2003), l'aventure de Victoire Du Sault. M^{me} Du Sault fut la première femme à exercer le métier de cordonnière au Québec et elle a été à l'origine de la fortune de la célèbre famille Dufresne¹⁴. Cette saga s'est écoulée à plus de 100 000 exemplaires. *Marie-Antoinette, la dame de la rivière Rouge* (2005) évoque Marie-Antoinette Grégoire, la plus jeune chroniqueuse du *Bulletin des agriculteurs*, l'un des mensuels les plus lus au Québec au début du siècle. Enfin, le premier tome de *Docteure Irma* (2006) s'est vendu à plus de 40 000 exemplaires et le deuxième tome vient de paraître¹⁵. Ce roman raconte l'histoire d'Irma LeVasseur, la fondatrice de l'hôpital Sainte-Justine à Montréal et de l'hôpital de l'Enfant-Jésus à Québec, et la première femme canadienne-française médecin à avoir exercé au pays.

En fouillant la vie de ces femmes remarquables, Pauline Gill croise les destins d'une dizaine d'autres femmes qui mériteraient toutes un roman de sorte que son œuvre est loin d'être terminée : « *Il y a, dit-elle, un enchaînement assez étonnant qui se fait parce que chaque femme me conduit à une autre. Donc ma liste de livres à écrire s'allonge d'une fois à l'autre.* »¹⁶ Gill a rédigé une liste d'une trentaine de personnes sur lesquelles elle voudrait écrire : « *Toutes des femmes, toutes des êtres exceptionnels dont l'œuvre aura parfois passé inaperçue à cause d'un prénom féminin.* »¹⁷

À la suite de cette série de romans historiques, Gill ne pouvait qu'être attirée par le récit d'une femme acadienne légendaire, Évangéline. Le sous-titre racoleur d'*Évangéline et Gabriel*, « La plus grande histoire d'amour d'Amérique », peut surprendre, de même que la description que donne l'auteur de son œuvre : « *Un roman qui se dévore [...] Un roman qui se déguste.* » (ÉG, 9) De telles métaphores digestives font en sorte que le lecteur hésite à tourner la page, de crainte d'être gavé de propos indigestes. De plus, l'auteur annonce qu'elle a pris « *certaines distances avec les archives pour les besoins romanesques de ce récit* » (ÉG, 11). Que faut-il penser? S'agit-il d'une œuvre détachée de tout fondement historique? Si les premiers propos relèvent de l'appareil publicitaire de l'éditeur, les

14. À la fois visionnaires, mécènes et philanthropes, les Dufresne sont les bâtisseurs de la ville de Maisonneuve (maintenant un quartier de Montréal). La résidence prestigieuse des frères Oscar et Marius Dufresne est devenue le Musée du château Dufresne. Voir <http://www.chateaudufresne.com>.

15. L'auteur est en train de rédiger le troisième et dernier tome.

16. Gill citée par Mélissa Proulx, *loc. cit.*

17. Louise-Marie Lacombe, « Pauline Gill, auteure du livre *Docteure Irma* », *Canoë*, 12 décembre 2006.

suivants révèlent un profond respect du drame acadien. En effet, l'auteur admet que, si elle n'a pas suivi à la trace les historiens, c'est que « *même l'imagination la plus débridée ne parviendrait pas à inventer le drame de la déportation dans tous les replis de son horreur. La réalité dépasse la fiction* » (ÉG, 11).

Dans le passé, les auteurs qui ont voulu décrire cet épisode sanglant de l'histoire de l'Acadie ont soit transformé leur roman en paraphrase d'archives soit rédigé une œuvre d'une imagination délirante. Prenant trop souvent leurs rêves pour la réalité, les auteurs ont fustigé les bourreaux en les faisant engoutir dans le sol par Satan ou en créant un héros invincible qui abat des régiments entiers d'Anglais¹⁸. À mesure que des documents sont récupérés d'archives poussiéreuses et que nous apprenons à mieux connaître les rouages de l'appareil administratif britannique, nous arrivons à mieux comprendre ce qui a été ourdi à Westminster (d'après certains historiens¹⁹) et ce qui a été mis en œuvre à Halifax. De même, les horreurs révélées par les guerres, les massacres et les nettoyages ethniques qui se succèdent depuis une vingtaine d'années nous permettent de mieux saisir l'ampleur du désastre acadien et d'éprouver de l'empathie pour tous les déportés. Pauline Gill est consciente des maux qui affligent notre monde et écrit, comme elle l'explique, pour raconter « *l'histoire d'un peuple dépossédé, déraciné, déchiré dans ses valeurs, dans sa dignité et dans ses amours* » et afin que son roman puisse « *ouvrir nos consciences et nous inciter à une plus grande humanité* » (ÉG, 11).

Une nouvelle adaptation

Gill reprend le poème de Henry Wadsworth Longfellow. Cet auteur américain, faut-il le rappeler, n'a jamais foulé les rives de l'Acadie : le professeur de littérature a rédigé son poème à partir de livres compulsés à la bibliothèque de l'Université Harvard. Gill remplace le nom de famille Lajeunesse, symbole de la jeunesse éternelle de l'amour, par un nom acadien historique, celui de Melanson²⁰. Quant à Évangéline, orpheline de

18. Voir Firmin Picard, *La Nuée du diable – Nouvelle acadienne historique, Le Monde illustré*, vol. 14, n° 728–729, 16 et 23 avril 1898, p. 804–805 et 820–821. J.-Alphonse Deveau, *Le Chef des Acadiens*, [Yarmouth, Imprimé par J.A. Hamon, 1956], 154 p.

19. Voir Fidèle Thériault, *Nouveau Regard sur la Déportation*, numéro spécial de la *Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. 33, n° 3, septembre-décembre 2005, 146 p. Ce livre soulève de nombreuses questions et n'a pas fini de susciter des débats.

20. L'ancêtre des Melanson, Pierre Melanson dit Laverdure, était un protestant français qui se maria en exil en Angleterre à une Anglaise prénommée Priscilla. Il fut emmené en Acadie avec sa famille par Thomas Temple au printemps de 1657. Michel de Forest présent en Acadie vers 1658 est l'ancêtre des Forest acadiens. Il serait né en Hollande ou dans les Flandres françaises. Ces colons venus d'un peu

mère dans le poème de Longfellow, elle lui donne pour mère une femme du nom de Marie-Ange Forest²¹. Le roman débute, comme tous les romans qui traitent de l'Acadie de l'empereur (et ce, depuis que l'abbé Raynal a consacré quelques pages à l'Acadie en 1776)²², par une description bucolique des mœurs paisibles des habitants du Bassin des Mines. Gill esquisse l'attrait que présentait l'Acadie pour les Français du XVIII^e siècle, mais aussi ce qu'elle évoque pour de nombreux lecteurs du XXI^e siècle. Qu'est-ce que l'Acadie sinon une « terre promise », la porte d'entrée d'un continent immense, de forêts, de lacs, de rivières et de tribus amérindiennes? Il s'agit ici de cette Acadie des débuts, d'une terre où tous les rêves sont encore possibles.

Dans les premières pages du roman, deux jeunes filles tissent leur avenir. Félicité Blanchard doit épouser Louis Cormier et Évangéline Bellefontaine aide son amie à coudre sa robe de mariage. Comme toutes les jeunes filles, elles se taquent et racontent leurs rêves d'avenir. Une menace cependant pèse sur la communauté acadienne, celle des soldats anglais « *plus sauvages que nos Micmacs* », de véritables « *charognes* » (ÉG, 25) qui prennent de la boisson et qui ont déjà incendié le village. Le silence dans la grande baie « *ne sent pas bon* » et les Acadiens se méfient de la « *sournoiserie des Anglais* » (ÉG, 29). La mort subite de Félicité bouleverse les Acadiens, qui en rejettent la responsabilité sur les Anglais. Cette mort rapproche Évangéline de Gabriel Melanson, tandis que les Anglais se montrent de plus en plus menaçants.

Gill présente une image moins stéréotypée des Acadiens que Longfellow. Ce ne sont pas des êtres résignés qui baissent la tête devant le crucifix et entonnent des chants religieux en partant en exil. Les Acadiens de Gill se révoltent contre la présence des Anglais et refusent de se plier au « *précepte d'amour* » (ÉG, 56) des prêtres qui consiste à tendre l'autre joue à ceux qui les souffletent. Les Acadiens n'ont « *rien à faire de [la] morale* » des prêtres qui veulent qu'ils se conduisent « *comme des moutons pendant qu'un grand malheur [leur] tombe dessus* » (ÉG, 49). Gabriel incarne la farouche volonté des cultivateurs de lutter contre ces militaires qui ne respectent ni leurs droits ni la parole donnée. Les Acadiens cachent

partout allaient au fil des ans former un peuple unique : les Acadiens.

21. On pourrait voir dans les noms Marie-Ange Forest et Évangéline Bellefontaine la patronne de l'Acadie (la Vierge Marie) et le récit d'une Ève devenue un ange et le symbole de la Déportation. La première a été adoptée par les habitants de la forêt, les Micmacs, et la deuxième est source d'amour et de jeunesse. Le nom Évangéline renvoie à évangile, du grec *εὐαγγέλιον*, « bonne nouvelle ». Évangéline est porteuse d'une bonne nouvelle, celle de la survivance acadienne.
22. Voir Thomas-Guillaume Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, t. 6, La Haye, Gosse fils, 1776, 428 p.

leurs fusils et embarcations et, malgré les menaces et les baïonnettes de l'ennemi, résistent difficilement à l'envie d'en découdre avec les Anglais. À ces éléments virils s'opposent des éléments plus pacifiques : la confection de la robe de mariée, le don de Marie-Ange de guérir en se servant d'herbes médicinales, le rêve des jeunes filles de se marier et d'avoir de nombreux enfants, l'ouverture à autrui et en particulier aux Micmacs, le respect des forces de la nature, etc.

Évangéline unit les qualités des deux groupes et devient au fil des événements une héroïne virilisée. Semblable à un autre personnage de Gill, Irma LeVasseur dans *Docteur Irma*, elle n'a pas « *cette mentalité de soumission, des Canadiens français, encouragée par l'Église catholique. Les Venner [parents de l'héroïne de Docteur Irma] de religion protestante, bien nantis, avaient une mentalité de gagnants, alors que dans les familles canadiennes[-]françaises, il y avait bien trop de mentalités de perdants* »²³. Bien qu'elle soit catholique et qu'elle appartienne à une autre époque, Évangéline, comme les autres héroïnes de Gill, est une « *battante* » qui fait preuve d'une volonté inébranlable. Elle signe la lettre de protestation qui sera remise au capitaine Alexander Murray au fort Edward. Après tout, dit-elle, « *admettez que les femmes de notre village ont le droit elles aussi de s'intéresser à ce qui arrive à notre peuple* » (ÉG, 127). Évangéline est un être marqué par le destin. N'a-t-on pas remarqué à sa naissance l'étoile de David dans son œil gauche, signe qu'elle a été choisie pour sauver son peuple (ÉG, 141)?

Évangéline est une femme presque moderne. Elle n'a que faire des préjugés et des interdits sociaux. Puisque les prêtres ont été emprisonnés par les soldats, le couple se mariera sans curé, en présence de Glooscap, le dieu amérindien, chez les Micmacs.

Si aucun représentant officiel de Dieu n'a pu consacrer leur union, d'autres parmi ses créatures l'ont célébrée avec une déférence et une solennité dignes du sacrement. Un mariage qui a défié les différences de races et de croyances. Un large consensus autour de la tendresse et de l'amour. Évangéline et Gabriel s'y abandonnent. Les interdits font naufrage. (ÉG, 221–222)

Qu'est-il advenu de la vierge soumise au curé et à l'Église catholique? Nous assistons à un mariage amérindien où le couple se montre réceptif aux forces de la nature et à un panthéisme fort surprenant. Après tout, « *Glooscap n'est peut-être pas moins réel que notre bon Dieu [...]* L'essentiel,

23. Pauline Gill citée par Fabienne Cortes, « *Docteur Irma*, le roman d'une battante », *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, novembre 2006.

c'est qu'on soit reconnaissant et qu'on respecte la nature » (ÉG, 223). Une messe blanche célébrée par le vieillard Abraham Landry viendra officialiser aux yeux des villageois l'union du couple.

Ces éléments anachroniques peuvent surprendre, mais il y a en d'autres qui ne peuvent que choquer les historiens pointilleux. Dès le début, le lecteur averti bute sur des « *faits historiques* » discutables. Les exemples abondent : « *ces colonisés français devenus joyaux de la couronne britannique depuis six ans* » (ÉG, 19) alors qu'ils sont sujets britanniques depuis 1713, la présence d'« *activistes acadiens* » (ÉG, 27) à Grand-Pré, l'engagement d'Acadiens de Beaubassin pour consolider le fort Lawrence (ÉG, 37), l'abbé Le Loutre qui connaît le nom d'un traître dans l'armée française (l'espion Pichon?), un abbé Chauvreulx trop accommodant et que l'on n'écoute pas, les Acadiens qui interceptent une missive annonçant une « *attaque sournoise* » (ÉG, 46)... On apprend à notre grand étonnement qu'il y a une « *école* » (ÉG, 84) et un « *couvent* » (ÉG, 122) à Grand-Pré. Les Acadiens galvanisés prétendent que c'est « *le temps des fusils* » et qu'il n'y aura pas « *un coin d'ombre qui restera sans fusils* » (ÉG, 63), mais les soldats déguisés en pêcheurs arnaquent les Acadiens et s'emparent de leurs fusils pendant la nuit. Certes, l'histoire d'Évangéline et de la Déportation est peut-être peu connue à Montréal, ce qui permet à l'auteur de donner libre cours à son imagination, mais en Acadie, où ces faits sont connus, analysés et débattus depuis des générations, le roman suscite des polémiques²⁴.

Ainsi, à Halifax, les délégués acadiens auraient refusé de prêter un serment d'allégeance sans réserve parce qu'ils représentent « *un peuple qui se tient debout, qui connaît ses droits et qui n'a pas peur de les faire respecter* » (ÉG, 164). Il n'est aucunement fait mention du respect de la religion catholique ni du refus de combattre sous le drapeau britannique contre les Micmacs et les Français. Ni d'ailleurs du fait que ces Acadiens à titre de sujets britanniques depuis plus de quarante ans ne sont pas tenus de prêter un serment à leur roi. Mais en simplifiant le débat, l'auteur présente des personnages fiers qui refusent d'être assujettis à une puissance étrangère. D'ailleurs Gabriel et Benoît s'évaderont de l'île George où ils avaient été emprisonnés sur ordre du lieutenant-gouverneur Charles Lawrence et reviendront à Grand-Pré... à temps pour la Déportation. Comment ont-ils échappé aux gardes, résisté aux courants marins et survécu à l'hypothermie?

24. En Acadie, la Déportation demeure sujet d'actualité et de débats. Voir le livre de Robert Pichette, *Le Pays appelé l'Acadie* (2006), et toute la querelle entourant la question des « excuses de la reine ». Voir Robert Viau, « *Complices du silence?* de Claude Le Bouthillier et les “excuses” de la reine », *Port Acadie*, n° 8–9, automne 2005 – printemps 2006, p. 75–98.

Tout élément acadien a été gommé. On décrit peu la région du Bassin des Mines. Les mœurs et coutumes acadiennes ne sont pas décrites. La langue acadienne que l'auteur qualifie de « *vieux français* » est remplacée par le « *français international* », sauf dans les dialogues qui sont teintés d'une « *couleur locale* » (ÉG, 11)²⁵. Les cultivateurs agissent comme des hommes libres, voire libérés de la tutelle du clergé et révoltés par la perfidie des militaires anglais. Gabriel en particulier est « *peu friand d'eau bénite* » (ÉG, 190) et ne craint pas de manifester son amour ne serait-ce qu'en « *embrassant passionnément* » (ÉG, 193) Évangéline devant l'entrée de la maison des Bellefontaine. Instruit, il écrit un court poème (ÉG, 216), connaît par cœur certains passages de la Bible et récite un extrait du *Cantique des cantiques* devant ses beaux-parents médusés (ÉG, 195). En présentant des personnages qui nous ressemblent, l'auteur a voulu souligner l'universalisme des malheurs des déportés, mais a détruit toute spécificité du récit.

D'autre part, de nombreux débuts d'intrigue ne sont pas menés à terme ou finissent de façon ambiguë. L'assassinat de Félicité était un incident qui motivait la haine des Acadiens, mais cet assassinat n'en était pas un. La jeune fille qui se promenait dans la rivière avait des sangsues collées partout sur les jambes. Apeurée, elle a trébuché et s'est fracassé la tête sur une pierre (ÉG, 150). Il s'agit ici d'une jeune campagnarde qui avait l'habitude de se baigner dans la rivière. Les fourberies de Batis Arsenault ne sont pas expliquées (ÉG, 174), les menaces du capitaine Donnell (ÉG, 338) sont vaines, le sort de William Barker, le soldat sympathique à la cause des Acadiens, n'est pas connu...

En revanche, Gill décrit de façon convaincante l'indécision des Acadiens. Ne pouvant connaître l'avenir, ceux-ci sont hésitants. Face à une menace imprécise et incertaine, faut-il combattre ou fuir? Être optimiste ou craintif? Les Acadiens ne pouvaient croire que l'on déporterait tout un peuple sous de faux prétextes afin de redistribuer les fermes à des colons anglo-américains. Une telle chose était impensable, d'autant plus que ces Acadiens britanniques (à la différence des Acadiens de Beaubassin, sujets français) avaient survécu aux menaces et guerres antérieures et côtoyaient les militaires anglais depuis une quarantaine d'années. Des Acadiens travaillaient pour le compte des Britanniques, des Acadiennes avaient épousé des soldats. Pourtant, très peu d'entre eux évitèrent la Déportation. Dans une lettre datée le 9 août 1755, le lieutenant-gouverneur Charles Lawrence se réjouit du sort qui attend les Acadiens et écrit :

25. Voici un exemple de couleur locale : « *C'est Monckton qui devait les envoyer après la prise de Beaubassin. Winslow les attend encore. Ya de quoi se mettre en beau joual vert.* » (ÉG, 323)

Nous formons actuellement le noble et grand projet de chasser de cette province les Français neutres qui ont toujours été nos ennemis secrets et ont encouragé nos Sauvages à nous couper la gorge. Si nous pouvons réussir à les expulser, cet exploit sera le plus grand qu'aient accompli les Anglais en Amérique, car, au dire de tous, dans la partie de la province que les Français habitent, se trouvent les meilleures terres du monde. Nous pourrions ensuite mettre à leur place de bons fermiers anglais, et nous verrions bientôt une abondance de produits agricoles dans cette province.²⁶

Tout était en place pour la création d'une *Nova Scotia* véritablement anglaise et protestante. Gill décrit la série d'événements qui allaient conduire à la Déportation, mais sans jamais négliger le thème de l'amour, ce qui lui permet de décrire le drame d'un peuple par le drame d'un couple.

L'amour que ressentent Évangéline et Gabriel est plus humain, disons plus contemporain. Évangéline n'est plus une vierge qui deviendra une religieuse, presque une sainte, mais une jeune femme qui ne craint pas d'exprimer ses émotions et ses désirs physiques. Les amants n'attendront pas de se retrouver au ciel pour s'unir. Comme le dit Évangéline : « *Je voudrais qu'on se donne tout de suite tout l'amour qu'on se donnerait pendant cent ans...* » (ÉG, 251) et unissant la parole au geste :

Son corps se moule à celui de son époux et y sème le désir.
Un simple effleurement de la main d'Évangéline suffit à faire naître l'ivresse de Gabriel. Leurs baisers scellent leurs lèvres avec passion. Un mélange de fougue et d'angoisse. Les remous d'un grand amour bercent le couple jusqu'à l'aurore. (ÉG, 251)

26. « *We are now upon a great and noble scheme of sending the neutral French of the Province, who have always been secret enemies, and have encouraged our savages to cut our throats. If we can effect their expulsion, it will be one of the greatest things that ever did the English in America; for, by all accounts, that part of the country they possess is as good land as any in the world; in case, therefore, we could get some good English farmers in their room, this Province would abound in all sorts of provisions.* » (lettre du lieutenant-gouverneur Lawrence, datée de Halifax, le 9 août 1755, publiée d'abord dans la *New York Gazette*, le 25 août, et ensuite dans la *Pennsylvania Gazette*, le 4 septembre, citée par Pierre Belliveau, *French Neutrals in Massachusetts*, Boston, K. S. Giffen, 1972, p. 54. Traduction de Placide Gaudet, *Le Grand Dérangement – Sur qui retombe la responsabilité de l'expulsion des Acadiens*, Ottawa, Imprimerie de l'Ottawa Printing Company Limited, 1922, p. 72. John Mack Faragher s'est inspiré de cet extrait pour intituler son livre sur l'histoire de l'Acadie et de la Déportation : *A Great and Noble Scheme*, New York, W. W. Norton, 2005, 562 p.

Le chaste et réservé Longfellow, qui ne pouvait « *écrire certaines choses, bien qu'elles soient permises par la licence poétique, si elles allaient à l'encontre de [s]a conscience et de [s]es enseignements* »²⁷, a dû se retourner dans sa tombe.

D'autres éléments « modernes » sont évoqués, comme le concept de la résistance pacifique à l'oppression : Basile Melanson suggère d'entourer le campement de Winslow d'une clôture faite d'hommes et ainsi d'emprisonner les Anglais (ÉG, 252). Sauf que la non-violence prônée par Mahatma Gandhi n'est pas de mise en 1755 et que les soldats armés n'hésiteraient pas à tirer dans la barrière humaine. Une lettre est envoyée à Winslow, à Murray et à Lawrence où il est fait mention de « *tous les papas de la Nouvelle-Écosse et vous aussi, les officiers, ne souhaitez-vous pas bâtir votre famille dans l'amour et la paix? Voir grandir vos enfants? Leur construire un avenir où le respect, l'entraide et l'honnêteté seraient de rigueur?* » (ÉG, 254). Cet appel du cœur ne sera pas entendu. Les concepts présentés relèvent d'une autre époque, d'une autre mentalité.

Si la première partie du roman, plus romanesque, porte sur les angoisses et les hésitations des Acadiens, la deuxième partie du roman raconte les événements de la Déportation et se veut nécessairement plus historique. Se basant sur les mémoires du colonel John Winslow²⁸, Gill décrit ce qui s'est passé dans l'église de Grand-Pré : la sommation, l'emprisonnement des hommes, la déportation et la mort. En automne 1755, lors de l'embarquement, des enfants et des parents, des frères et des sœurs, des fiancés qui ne croyaient se quitter que pour quelques jours ont été séparés pour ne plus jamais se revoir. Les Acadiens sont dispersés du Massachusetts à la Géorgie. En mer, les tempêtes, le manque d'eau et de nourriture, l'entassement, les mauvaises conditions sanitaires et les maladies font que plusieurs navires perdent plus du tiers de leurs passagers. Dans ces quelques pages, la romancière s'incline devant l'histoire. La Déportation serait inacceptable et inimaginable dans un roman si elle n'avait pas de fondements historiques. L'expérience limite de la déportation des Acadiens ne peut être amplifiée. L'humanité est confrontée à son inhumanité, à la faillite monstrueuse de la civilisation et des idéaux

27. « *I always try, whenever my fancy leads me on, to have a due regard for outward form. I could not write that which poetic license permits if it goes against my conscience and teachings.* » Longfellow cité par Edward Wagenknecht, *Henry Wadsworth Longfellow: Portrait of an American Humanist*, New York, Oxford University Press, 1966, p. 155.

28. *Journal of Colonel John Winslow of the Provincial Troops While Engaged in Removing the Acadian French Inhabitants from Grand Pre, and the Neighbouring Settlements, in the Autumn of the Year 1755, Reports and Collections of the Nova Scotia Historical Society for the Years 1882-1883*, vol. 3, Halifax, Printed at the *Morning Herald Office*, 1883, p. 71-196.

du siècle dit des Lumières. Il ne s'agit plus d'une « guerre en dentelles » avec des officiers vêtus de dentelles et se rendant force politesses, mais d'un retour au primitif, à la haine aveugle contre une population civile désarmée et désemparée.

L'auteur décrit le désespoir, la maladie et la mort des passagers dans les navires surchargés. Évangéline tente malgré tout d'encourager les jeunes enfants. Elle garde espoir, car elle a appris que les Acadiens du *Pembroke*, sur lequel se trouve Gabriel, voulaient s'emparer de leur navire et le détourner vers l'île Saint-Jean, puis se rendre au Canada. Le *Seaflower* sur lequel se trouve Évangéline accoste à Boston et elle est conduite avec d'autres Acadiens à Cambridge... où Longfellow aura sa résidence de 1836 à sa mort en 1882. Le sort sourit à l'Acadienne et une dame dont les beaux-parents sont originaires de Montréal, Mary Kirkland (clin d'œil à la ville de l'ouest de l'île de Montréal?), accueille les Acadiens et s'en occupe. La soixantaine d'Acadiens de Cambridge sont sous la protection des « *protecteurs des pauvres* » qui veillent à leur bien-être et organisent même pour eux une fête de Noël.

Pourtant, cette description de l'humanisme yankee contraste avec les documents historiques. La présence des Acadiens a suscité la méfiance et la haine. Puisque les Acadiens étaient à la charge de l'État, des enfants ont été enlevés et placés chez des Américains aisés; les parents désespérés ont présenté des pétitions pathétiques aux autorités pour les retrouver. Le sort de nombreux Acadiens, « liés par contrat » à des maîtres anglais, assignés à un territoire qu'ils ne pouvaient quitter sous peine d'emprisonnement ou de sévices physiques (mis au supplice du bloc ou fouettés publiquement), n'était guère mieux que celui des esclaves noirs. Plusieurs familles ont été divisées. Combien de femmes n'ont jamais revu leur mari, combien d'enfants n'ont jamais retrouvé leurs parents. Comme l'écrit Pascal Poirier :

Pour les déportés du Massachusetts, ce fut une agonie de plus de dix ans, sans trêve ni répit; agonie des hommes réduits à la mendicité et obligés de subir, sans ouvrir la bouche, pour eux et leur famille, les affronts, le mépris, les enlèvements, les rapt, tous les outrages, toutes les injustices, toutes les infamies; agonie des femmes à la merci de maîtres prévenus, jusqu'au fanatisme religieux, contre tout ce qui portait le nom de catholique et de français; agonie des enfants qu'on arrachait aux bras de leurs parents pour se les distribuer; agonie de l'âme des pères et des mères, en voyant ces mêmes enfants devenir des Anglais, des protestants.²⁹

29. Pascal Poirier, « Des Acadiens déportés à Boston en 1755 – Un épisode du Grand

Mais dans le roman de Gill, Évangéline ne connaît aucun de ces sévices.

Les inventions de la romancière ne rendent pas compte de la complexité de la Déportation. Son récit reste bien en deçà de la vérité. Pendant sept ans, les Acadiens ont été déportés, opprimés, traqués dans les bois et tirés à vue comme du gibier. Gill ne parvient pas à décrire adéquatement l'horreur de la Déportation. Elle a peut-être raison de ne pas le faire, car la lecture d'un tel roman serait insoutenable. Certes, l'auteur réussit à tenir le lecteur en haleine en racontant le sort des membres de la famille Bellefontaine-Melanson. Certains personnages ne peuvent survivre aux années de fer et de sang et disparaissent. Mais Évangéline ne semble pas marquée par les événements. Les épreuves subies n'ont pas creusé de faille, durci l'âme, changé le regard. Évangéline demeure au-dessus de tout, car elle est animée par un idéal.

Enceinte, Évangéline ne rêve que de retrouver Gabriel avec l'aide de ses bienfaiteurs américains. L'espoir renaît. Les déportés qui ont survécu à la famine, à la maladie et au désespoir cherchent à partir vers le nord. Les dernières pages sont rapidement esquissées. Le sculpteur Jean-Baptiste Levasseur³⁰ de Québec apporte aux déportés des nouvelles des réfugiés acadiens au Canada. Bien qu'ils aient subi une épidémie de petite vérole, plusieurs ont survécu. M. Levasseur doit retourner chez lui et emmène Évangéline qui, à peine arrivée à Québec, accouche d'une fille, Émeline Melanson, et retrouve son Gabriel. Des Anglo-américains sympathiques, des rencontres fortuites, un retour rapide au Canada et des retrouvailles miraculeuses sont les ingrédients nécessaires à ce « happy end » expéditif.

Pourtant, le 13 mai 1756, date à laquelle Évangéline arrive sans aucune difficulté à Québec, est aussi la date de l'arrivée du marquis de Montcalm à Québec, après avoir couru les dangers des navires de guerre anglais, des brumes, des banquises et d'une tempête de 90 heures. Comment Évangéline a-t-elle pu se rendre de Boston à Québec en temps de guerre? La fin du roman reprend en les transformant les derniers éléments du poème de Longfellow. Devenue sœur de la Merci à Philadelphie, l'Évangéline de Longfellow, vieillie, retrouve Gabriel agonisant sur un grabat d'hôpital. Il souffre de la « peste maligne » qui s'est abattue sur la ville. Gabriel au seuil de la mort reconnaît Évangéline et s'éteint peu après que « *de sa fiancée il sent la lèvre pure / Sur sa lèvre de feu longue-*

Dérangement », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1908, section 1, p. 126.

30. Les Levasseur forment une des premières familles canadiennes de sculpteurs. En 1651, les frères Jean et Pierre Levasseur s'installent en Nouvelle-France à titre de charpentiers et leurs petits-fils, Noël et Pierre-Noël, deviendront sculpteurs. Levasseur est aussi le nom de famille de l'héroïne du roman *Docteur Irma*.

ment se poser »³¹. Évangéline prend la tête inanimée dans ses mains et, la pressant contre son cœur, remercie Dieu qui a bien voulu qu'elle revoie son fiancé avant de mourir. Gill n'a pas voulu d'une fin aussi tragique (ni aussi sublime). De façon plus prosaïque, Évangéline retrouve Gabriel qui a souffert de la petite vérole, mais qui est vivant, à la porte de l'Hôpital Général de Québec.

Mais pourquoi avoir baptisé son enfant Émeline? Dans le roman, le surnom de l'héroïne est Évangéline Bellefontaine, dite LaBiche (ÉG, 131). Émeline et LaBiche renvoient à la légende louisianaise d'Évangéline. En 1907, le juge Felix Voorhies a publié à Opelousas, en Louisiane, un roman intitulé *Acadian Reminiscences: The True Story of Evangeline*³². Dans ce roman, l'orpheline Emmeline Labiche devait épouser Louis Arceneaux. Séparée de lui lors de la Déportation, elle ne pense qu'à le retrouver. Après des années d'exil et après avoir traversé le continent, Emmeline retrouve son fiancé en Louisiane, au Poste des Attakapas (aujourd'hui Saint-Martinville), sous un grand chêne. Elle l'aborde en lui rappelant leur amour, mais Louis la repousse, car il a entre-temps épousé une autre femme. Du coup, Emmeline devient folle. Elle erre le long du bayou Têche, chantant des chansons acadiennes, parlant de Louis comme si elle était toujours en Acadie. La malheureuse meurt peu après et est enterrée sous le chêne où elle avait retrouvé Louis, à l'ombre de l'église de Saint-Martinville. En 1931, une statue portant l'inscription « *Emmeline Labiche, also known as Evangeline* » a été érigée à Saint-Martinville. À la différence du personnage de Voorhies, l'Émeline du roman de Gill n'est pas un personnage tragique qui sombre dans la folie, mais une enfant qui est promise d'avenir et de renouveau de l'Acadie en terre québécoise.

Dans le roman, les retrouvailles d'Évangéline et de Gabriel en terre québécoise ont particulièrement choqué des lecteurs acadiens (et en particulier plusieurs de mes étudiants). Cependant, ces retrouvailles dans le roman de Gill sont basées sur des faits vraisemblables. Pascal Poirier a évoqué les péripéties d'Étienne Hébert, un Acadien de la région de Grand-Pré. Déporté à Philadelphie, Étienne Hébert s'est enfui dans la forêt et est revenu au Canada. Déterminé à retrouver ses frères et sa fiancée, Josephte Babin, ou de mourir à la peine, il parcourut la plupart des villes de la Nouvelle-Angleterre. Hébert retrouva ses frères et les conduisit à Saint-Grégoire où ils s'établirent. Puis il apprit que sa fiancée se trouvait à Québec : « *Chaussant ses raquettes, il prit aussitôt le chemin de la*

31. Henry Wadsworth Longfellow, *Évangéline*, traduction de Pamphile Lemay, Moncton, Les Éditions Perce-Neige et Les Écrits des Forges, 1994, p. 98.

32. Felix Voorhies, *Acadian Reminiscences: With the True Story of Evangeline*, introduction by Andrew Thorpe, Opelousas (Louisiana), The Jacobs News Depot Co. Publishers, 1907, 107 p.

vieille capitale, et là, plus heureux que Gabriel Lajeunesse, il retrouva sa Josephite, sa fiancée, libre et n'ayant jamais, de son côté, désespéré de la revoir. »³³ D'après Lucien Serre, le récit des aventures d'Étienne Hébert, « le vrai héros d'Évangéline », se transmet de génération en génération dans la famille Prince : « Cyrille Prince, de la 6^e génération, savait créer un intérêt vraiment dramatique avec ce récit où il mettait de la verve et de l'attendrissement. »³⁴ De son côté, l'abbé Casgrain rapporte l'histoire de Jean-Baptiste Bourgeois, qui se rendit de Philadelphie à Boston à la recherche de sa femme et qui la retrouva, après sept ans d'infructueuses recherches, au Québec, dans la colonie acadienne de Saint-Jacques de l'Achigan³⁵. Dernier détail, et des plus intéressants, Pauline Gill nous a confié qu'elle préparait une suite à *Évangéline et Gabriel* qui se déroulerait au Québec, dans les communautés acadiennes reconstruites.

Pauline Gill est reconnue pour sa « rigueur [...] l'obsession presque maniaque [...] pour tout ce qui touche la recherche historique ou généalogique »³⁶. Certes, il y a des erreurs et des détails qui agacent, mais le lecteur ordinaire se laissera emporter par le récit sans noter ces vétilles. Tous ne sont pas obsédés comme je peux l'être par l'histoire de la Déportation. D'ailleurs, je suis certain que des historiens plus compétents noteront des erreurs dans cet article et dans mon interprétation des faits.

Gill s'est peut-être fourvoyée à quelques reprises, mais au strict point de vue littéraire, quelle est la valeur d'*Évangéline et Gabriel*? Dans un entretien³⁷, l'auteur affirme avoir écrit ce roman pour un lectorat québécois qui ne connaît pas l'histoire d'Évangéline. Il ne s'agissait pas pour Gill de rédiger une thèse, mais de rejoindre les gens au foyer, de séduire et d'instruire le lecteur afin qu'il soit amené à poursuivre son expérience en lisant d'autres œuvres sur la Déportation ou en se rendant au lieu historique national de Grand-Pré, lieu de mémoire acadien. À titre de romancière, elle est liée par l'histoire, mais jusqu'à un point :

Justement, ce concept de roman historique offense royalement les sacro-saints adeptes de la biographie pure, qui crient bien fort à la trahison de l'histoire. Pauline Gill, elle, voit les choses un peu différemment : « Romancer, c'est créer un pont vraisemblable là où il existe un trou entre deux périodes

33. Poirier, *op. cit.*, p. 153.

34. Lucien Serre, « L'ancêtre Jacques-Nicolas Leprince », *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. 35, n° 7, juillet 1929, p. 405.

35. Henri-Raymond Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*, Québec, Imprimerie de L.-J. Demers et frère, 1888, p. 272.

36. Mario Dufresne, « L'Acadie de Pauline Gill », *La Presse*, 15 avril 2007.

37. Rencontres et entretiens accordés les 2 et 3 avril 2008 à Fredericton dans le cadre d'une tournée au Nouveau-Brunswick subventionnée par le Conseil des Arts.

connues. Faute d'archives et de ressources, l'instinct peut alors suppléer par la logique ». Elle précise que se donner le droit de romancer ne doit s'accorder qu'après une longue recherche de faits tangibles et véridiques. « Quand tu ne négliges rien, que tu amasses le plus d'informations possible et que tu traces simplement un lien entre deux événements concrets, tu frôles alors la vérité. Il faut faire confiance à ce pouvoir de l'être humain qui peut intuitionner ce qui manque. Je ne crois pas violer l'histoire... je l'habite! [...] c'est à l'intelligence du cœur qu'on apprend à faire confiance. »³⁸

Il s'agit de saisir la mentalité de l'époque en se basant sur ses propres émotions et en écrivant avec empathie sur les déportés. Entre la fiction et la réalité se faufile la vraisemblance qui donne au récit son originalité et son intérêt. Gill a récrit le mythe d'Évangéline en transformant la jeune Acadienne en une femme marquée par ses élans amoureux, sa soif de maternité, sa passion pour la vie et un destin qu'elle tente de maîtriser à travers de nombreuses épreuves déchirantes.

Raconter la Déportation

Une question demeure : pourquoi les auteurs reviennent-ils constamment sur le sujet de la Déportation? Le passé a besoin qu'on le révèle à ceux qui l'ignorent et qu'on le rappelle à ceux qui l'oublieraient. En évoquant ces jours tragiques, les auteurs protestent contre l'œuvre exterminatrice des militaires et des dictatures, et contre l'oubli qui complèterait, scellerait la victoire des bourreaux. Ces romans ne présentent pas un reflet passif du réel, mais une réflexion sur ce qui a été et sur ce qui est. Ils rappellent à tous la pathétique leçon du passé afin de servir la cause de la paix dans un monde qui ne semble pas toujours avoir appris de ses erreurs. Gill ne propose rien de moins et dans la « Note de l'auteure » précise qu'elle souhaite que son roman puisse « *ouvrir nos consciences et nous inciter à une plus grande humanité* » (ÉG, 11).

Pour les Acadiens, la Déportation n'aurait jamais dû avoir lieu, n'a jamais été acceptée et n'a jamais cessé d'être l'objet d'études et de polémiques. Le roman de Gill exprime cette volonté de lutter des Acadiens, et le récit des horreurs de la Déportation est contrebalancé par la très grande résilience des déportés et leur immense espoir en l'avenir. Pour Évangéline et les déportés, il ne s'agit pas de s'apitoyer sur leur sort, mais de réagir avec vigueur et de préparer le retour au pays. Tout le roman exprime cette volonté de lutter et de se réenraciner. Gill décrit ces gens

38. Pauline Gill citée par Louise-Marie Lacombe, « Pauline Gill, auteure du livre *Docteur Irma* », *Canoë*, 12 décembre 2006.

qui avaient perdu tant des leurs, dans des circonstances tragiques, mais qui conservaient quelque chose d'intangible, un rêve auquel ils avaient goûté, celui de posséder une terre, d'aimer et d'être libres.

Évangéline incarne toutes les victimes des déportations de 1755–1763. Gill a bien saisi que la grandeur tragique du personnage se manifeste dans cette résistance héroïque et tenace à des forces supérieures. À la fin du roman, le personnage principal connaît tout de même un demi-succès : elle retrouve son fiancé. Ce demi-succès est signe de jours meilleurs. Dans les dernières pages du récit apparaît le véritable héros qui est l'espoir et la vie elle-même. Le couple se refait, une enfant est née, la race se perpétue, l'avenir est ouvert. Le roman se clôt sur des lignes qui annoncent un « *prochain épisode* » positif qui assure un avenir réparateur, où il y aura renaissance et réenracinement. *Évangéline et Gabriel* est une interprétation, une épuration de l'histoire, mais la leçon qui se dégage du roman est celle de la victoire de l'Acadie sur sa servitude, sur le destin qu'on a voulu lui imposer. En cela, le roman est réussi.

De nos jours, les historiens mettent en lumière des documents et des témoignages inédits. Des romans, des contes et de courts récits traitant de la Déportation paraissent chaque année. Les romans publiés antérieurement sont réédités. Un sourd travail de germination prépare la prochaine éclosion de romans. Plus de deux cent cinquante ans après le départ du premier vaisseau chargé de prisonniers du Bassin des Mines, Évangéline et la Déportation acadienne demeurent sujets d'actualité.